

**Scénario du film «1919 — Anton Denikine. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»**  
écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*Le texte retrace, à travers la figure du général Anton Ivanovitch Denikine, l'histoire du front Sud de la guerre civile russe entre 1917 et 1919. Il oppose d'emblée deux visions de la guerre : celle des bolcheviques, qui chantent « Pour le pouvoir des Soviets », et celle des blancs, qui reprennent l'ancienne version patriotique « Pour la Sainte Russie ». Denikine, fils de serf, officier de carrière, devient l'un des principaux chefs de l'Armée des volontaires, formée à partir des généraux compromis dans le putsch de Kornilov et de quelques milliers d'officiers et de cadets.*

*L'automne 1917 montre déjà une Russie détraquée : trains pleins de soldats haineux, révolutionnaires, détruisant tout et fantasmant sur des promesses de Lénine et des miracles. Les généraux s'évadent facilement, personne ne sait encore qui arrêter. En 1917–1918, l'Armée des volontaires ne compte que quelques milliers d'hommes, mal armés, mal chaussés, quasiment sans soutien de la population et même des cosaques, longtemps hésitants, parfois acquis à la propagande bolchevique. Commence alors la légendaire « Marche de glace » et le 1er Kouban, où une armée minuscule mais saturée d'officiers de haut rang marche dans la neige, presque sans munitions, vivant de coups d'audace et de sacrifices.*

*Les cosaques, divisés, oscillent entre blancs et rouges avant de découvrir la politique bolchevique de « décosaquisation » et d'extermination de leurs élites. Peu à peu, les forces de Denikine grandissent : recrutement de prisonniers rouges, ralliement d'une partie des cosaques, succès militaires au Caucase du Nord, prise d'Ekaterinodar, consolidation sur la mer Noire. Parallèlement, l'Armée rouge se transforme, passant de gardes rouges volontaires à une armée de masse mobilisée de paysans, encadrée par les anciens officiers tsaristes récupérés par Trotski, et appuyée par des « internationalistes » mercenaires, notamment chinois.*

*Le texte insiste sur la brutalité systémique du camp bolchevique : Tcheka, tortures raffinées, exécutions de masse, terreur contre paysans, ouvriers, cosaques. Il rappelle les révoltes paysannes et ouvrières de 1918–1919 contre les réquisitions et la faim. Mais il montre aussi que l'armée blanche n'est pas exempte de crimes : pillages, pogroms antijuifs, exactions de certains chefs. Denikine est l'un des rares commandants à les reconnaître, à publier des ordres contre les « scélérats » de son propre camp et à exiger des pendaisons pour les violeurs et pogromistes.*

*En 1919, l'Armée de Denikine atteint son apogée : 150 000 hommes, 18 provinces libérées, un front allant de Tsaritsyne à Odessa. Le but devient clairement la marche sur Moscou. Mais Koltchak recule en Sibérie, Youdenitch échoue devant Petrograd, l'Armée rouge grossit à 2,5 millions d'hommes et finit par lancer une contre-offensive victorieuse. Denikine reconnaît la défaite, analyse sans complaisance les fautes de son camp et persiste à considérer cette guerre comme une guerre « patriotique » contre un pouvoir qu'il juge criminel. En contrepoint, l'ancien député Vassili Choulguine soutient l'idée qu'il faut laisser la révolution aller « jusqu'au bout » pour que le pays en soit définitivement dégoûté – perspective sombre qui ouvre sur tout le XX<sup>e</sup> siècle soviétique.*

## Scénario :

À l'été 1919, les régiments bolcheviques chantaient à tue-tête une chanson dont le contenu est bien connu des générations plus âgées :

« Hardiment nous irons au combat / Pour le pouvoir des Soviets / Et nous mourrons avec joie / Pour tout cela. »

Dans l'Armée des volontaires, on chantait la chanson dans sa version ancienne, telle qu'on la chantait encore en 1914 :

« Hardiment nous irons au combat / Pour la Sainte Russie / Et nous mourrons avec joie / Pour ce qui nous est cher. »

Le texte original de la chanson est cité dans ses mémoires par le général Anton Ivanovitch Denikine. En 1919, le général Anton Ivanovitch Denikine est la figure centrale du front Sud de la résistance antibolchevique. En 1919, Trotski considère le front Sud comme le plus dangereux et précise : « Les forces de l'ennemi se composent de deux parties autonomes : les cosaques, surtout ceux du Kouban, et l'Armée blanche des volontaires, recrutée dans tout le pays. » Quant au « tout le pays », c'est la stricte vérité.

À l'automne 1917, dans la ville de Bykhov, en Biélorussie, dans le bâtiment de l'ancien gymnase de jeunes filles transformé en prison, étaient détenus les principaux participants au putsch de Kornilov d'août 1917. Parmi eux : le général Kornilov, le général Markov, le général Romanovski, le général Denikine. Les contacts entre détenus étaient constants. On discute : que faire ensuite ? Il est décidé de se diriger, par des chemins différents, vers Rostov et Novocheerkassk. Ils sortent de prison sans encombre. C'est tout de même l'automne 1917 : personne ne comprend encore très bien qui il faut garder sous les verrous.

Ils se déguisent, modifient radicalement leur apparence. Markov prend l'image d'un soldat, imitant la manière d'un « camarade conscient ». Romanovski troque ses épaulettes de général pour celles d'enseigne. Denikine, selon la légende de couverture, est un propriétaire foncier polonais. Une partie de cette légende est vraie, mais seulement en partie. Denikine est né dans le gouvernement de Varsovie de l'Empire russe. Sa mère est polonaise. Son père vient d'une famille de paysans serfs. Le propriétaire l'avait envoyé comme soldat. Il a pris sa retraite avec le grade de major. La misère est grande dans la famille.

En dehors du souvenir de la pauvreté, l'un des souvenirs d'enfance du général Denikine est le récit de son père à propos du châtimement militaire consistant à « faire passer au travers des rangs » : on fait courir le coupable entre deux rangées de soldats qui le frappent à coups de baguettes de fusil. Souvent, on le battait à mort. Léon Tolstoï en a donné une bonne description.

À l'automne 1917, le train dans lequel Denikine allait de Bykhov à Rostov était bondé de soldats. Denikine était couché sur la couchette supérieure, personne ne faisait attention à lui, il écoutait et, plus tard, se souvenait :

« Dans toutes les conversations flottait une haine sans bornes. On parlait peu des bolcheviques, mais l'hystérie révolutionnaire s'était abattue sur les âmes. La haine s'étendait même aux objets inanimés, à tout signe de culture. Avec la même haine, ils mettent en lambeaux la garniture des banquettes, jettent par la fenêtre du wagon un bourgeois, fracassent le crâne d'un chef de gare lors d'un arrêt.

Ne régnait qu'un seul désir : saisir et détruire. Non pas s'élever, mais abaisser à son propre niveau tout ce qui, de quelque façon que ce soit, se distinguait. L'ennemi, c'était quiconque était, intellectuellement ou socialement, au-dessus d'eux. Quelqu'un raconta que le camarade Lénine avait déjà commencé à rembourser aux paysans et aux ouvriers leurs pertes des cent dernières années, en puisant dans les fortunes bourgeoises. Tous y croyaient. Ils croyaient aussi un autre récit : on disait qu'à la mer d'Aral vivait un oiseau qui pondait ses œufs dans un bon melon d'eau, et que là-bas il n'y avait jamais de famine car un seul œuf suffisait pour une grande famille paysanne. »

Lors d'une correspondance, Denikine tombe inopinément sur les généraux Markov et Romanovski. Markov joue le rôle de l'ordonnance de Romanovski, court chercher de l'eau chaude. Un lieutenant de passage envoie Markov chercher des cigarettes, puis triture nerveusement le billet dans sa main : lui donner un pourboire ou va-t-il se vexer ? Le lieutenant s'adresse soudain à Denikine : « Votre visage m'est très familier. N'avez-vous pas été à la 2e division en 1916 ? » La 2e division faisait effectivement partie du corps de Denikine sur le front roumain en 1916. Denikine rit : « Mais non, voyons, pas du tout. »

Ils arrivent enfin à Rostov. Denikine prend congé du lieutenant : « À la 2e division, cher lieutenant, nous nous sommes en effet rencontrés et nous nous sommes battus ensemble. Adieu, que Dieu vous donne le bonheur. » Le lieutenant reste muet de stupeur.

Au même moment, à la gare de Konotop, l'un des anciens officiers de Kornilov se rend au buffet pour acheter des provisions. Un vieux boiteux en valenki usés l'interpelle : « Salut, camarade. » — « Je vous... je vous salue. » Le vieux disparaît dans la foule. Le vieillard aux valenki usés, c'était le général Kornilov. Trois jours plus tard, le général Kornilov rencontrera le général Denikine à Novoherkassk.

Le 27 décembre 1917, dans un appel, les buts de l'Armée des volontaires furent proclamés : « Comme il y a 300 ans, comme sous Minine et Pojarski, toute la Russie doit se lever en une levée en masse pour défendre ses sanctuaires profanés. L'Armée des volontaires ne peut accepter et n'acceptera jamais aucune couleur partisane. Quant au futur régime politique, il est indispensable de convoquer une Assemblée constituante. C'est elle qui déterminera la forme de gouvernement de l'État. »

Par la suite, tout au long de 1919, ce militaire, fils de serf, le général Denikine, répétera souvent : « Le peuple russe exprimera lui-même sa volonté lorsque cette folie élémentaire aura pris fin. » Et ce n'est que bien plus tard, dans ses mémoires, avec la précision d'un officier d'état-major, qu'il écrira : « La théorie a divergé de la pratique. Nous n'avons pas tenu compte du facteur temps. Nous aspirions à la prose, alors que le peuple voulait encore la "poésie" des slogans démagogiques. »

Il est difficile de dire quels slogans désiraient les officiers russes. Les centres principaux de la Russie — Petrograd, Moscou, Kiev, Odessa, Mineralnye Vody, Vladikavkaz, Tiflis — étaient littéralement saturés d'officiers. Ils attendaient. On les tuait, on les envoyait à la Tcheka, ou bien ils allaient docilement se faire enregistrer chez les bolcheviques, ou encore ils quittaient l'uniforme et se fondaient dans la population civile.

Dans la première attaque psychologique près de Novoherkassk, ce ne furent pas les officiers qui partirent, mais des gamins : un bataillon d'élèves-officiers. Ces garçons avançaient debout, quasiment sans armes. Un peloton fut anéanti jusqu'au dernier. C'est eux qui couvrirent Novoherkassk contre les bolcheviques une semaine avant l'arrivée de Kornilov.

Denikine écrit : « Alors que la poussée des bolcheviques était contenue par des enfants, les cafés de Novochoerkassk étaient pleins de jeunes officiers en pleine santé qui n'avaient pas rejoint l'armée. » Et ce n'était pas seulement à Novochoerkassk. À Rostov se trouvaient jusqu'à 18 000 officiers, 300 seulement répondirent à l'appel. Le général Alekseïev, idéologue et véritable fondateur de l'Armée des volontaires, déclara lors des funérailles des cadets tombés dans les premiers combats contre les rouges :

« Je vois le monument que la Russie élèvera à ces enfants. Sur un escarpement, un nid ravagé et des aiglons tués. Mais où donc étaient les aigles ? »

Au début de 1918, l'Armée des volontaires ne comptait pas plus de 3 000 à 4 000 hommes. Pendant les combats extrêmement difficiles pour Rostov, elle se réduisait parfois à des effectifs insignifiants. Le trésor de l'armée ne permettait de verser que des soldes misérables. Parfois, seulement la ration alimentaire. Aux soldats comme aux officiers. Dans les bataillons d'officiers, ces derniers servaient comme simples soldats.

Au début de 1918, on ne comptait que 235 simples soldats dans l'Armée des volontaires. La pénurie était générale : manque d'armes, de munitions, absence de cuisines, de vêtements chauds, de bottes, alors même que les dépôts militaires cosaques du Don regorgeaient de stocks. Mais il n'y avait pas d'argent pour payer les comités cosaques qui vendaient tout à l'extérieur à des prix fous.

Au début de 1918, les cosaques ne soutiennent pas du tout les volontaires. Les régiments cosaques qui rentrent du front sont imprégnés de propagande bolchevique. « Dans la région du Don, on a constaté des cas où des cosaques vendaient leurs officiers aux bolcheviques contre récompense en argent » — ces paroles sont tirées d'un appel de l'ataman de l'Armée du Don, le général Kaledine. Les régiments cosaques passent aisément du côté des rouges, mais ne se battent pas longtemps. Ils se dispersent dans leurs hameaux, abandonnent leur artillerie et emportent la caisse du régiment.

Le 29 janvier, le général Kaledine déclara : « La population non seulement ne nous soutient pas, mais elle nous est hostile. Nous n'avons pas de forces. Je ne veux pas de sacrifices superflus, de sang inutilement versé. Je dépose mes pouvoirs d'ataman de l'armée. » Le même jour, le général Kaledine se suicida.

Après cela, on s'attendait à un soulèvement massif. On disait qu'un "spolokh" avait été proclamé sur le Don, c'est-à-dire un appel sous les armes de tous les cosaques de 17 à 55 ans. Ces espérances ne se réalisèrent pas. Le Krug du Don, c'est-à-dire le gouvernement cosaque, dans l'espoir d'un compromis, envoya une délégation aux bolcheviques. La délégation reçut une réponse sans équivoque : « Le cosaquisme, comme tel, doit être détruit. »

Fait étrange, cette réponse ne suscita pas la détermination de lutter. Se levèrent surtout les cosaques les plus âgés, mais, comme personne ne put leur assurer un ravitaillement, ils tinrent quelques jours de meetings puis rentrèrent dans leurs stanitsas.

Quant aux bolcheviques, ils avaient dès le début défini leur ligne dans la guerre civile.

Premièrement, ils voulaient la guerre civile et ne le cachaient pas. Le rêve bleu de Lénine de voir la guerre mondiale se transformer en guerre civile venait enfin de se réaliser et de se muer en cauchemar bien réel. Deuxièmement, les bolcheviques avaient clairement dit que le but de la guerre était l'extermination. L'un des principaux tchékistes, Latsis, précisa qui devait être exterminé :

« Ne cherchez pas, lors des interrogatoires, des documents et des preuves montrant que l'accusé a agi par ses actes et ses paroles contre le pouvoir des Soviets. La première question que vous devez

lui poser est : de quelle origine est-il, quelle éducation, quelle profession ? Ces questions doivent déterminer le sort de l'accusé. »

Autrement dit, la férocité née sur le champ de bataille était constamment alimentée par une directive claire en faveur de la terreur.

Le mot « meurtrier » en Russie n'est plus une accusation. La cruauté est justifiée et jugée opportune. Car la guerre civile et la terreur systémique ouverte sont les seuls moyens de conserver le pouvoir conquis.

Le général Denikine a défini avec précision les conséquences à long terme de la guerre civile : « Cette époque de bestialité endurecît les cœurs pour longtemps et déprécie la vie humaine. » Faire chuter la valeur de la vie humaine — de ce point de vue, l'entreprise de Lénine avec la guerre civile est tout simplement géniale. Trotski dit avec satisfaction : « La guerre civile est une grande dévoreuse d'hommes et de caractères. »

Mais, à la différence de Trotski et de Lénine, Denikine est assailli par de nombreux doutes. Une voix en lui dit : « De quel droit nous, petite poignée d'hommes, avons-nous à trancher la question du destin du pays ? » Une autre voix de Denikine réplique aussitôt : « Si, au moment tragique de notre histoire, il ne s'était pas trouvé, au sein du peuple russe, des hommes prêts à combattre la folie et le crime du pouvoir bolchevique et à donner leur vie pour la patrie, ce ne serait pas un peuple, mais du fumier pour fertiliser des champs sans mesure. Heureusement, nous appartenons à un peuple martyrisé mais grand. C'est seulement que ce peuple, aujourd'hui, est fou. »

Au cours des combats les plus durs pour la ville de Rostov, les puissants milieux financiers et la bourgeoisie de Rostov n'apportèrent aucune aide matérielle aux volontaires. Au bout d'un mois de combats, il ne restait presque plus rien de l'Armée des volontaires. Les rouges prirent Rostov. Le commandant en chef, le général Kornilov, décida de se replier sur le Kouban. Ils quittèrent Rostov le 10 février 1918. En réalité, ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, commença l'heure de gloire de la Garde blanche russe : la légendaire première campagne du Kouban, sans équivalent dans l'histoire militaire.

Cette armée comptait seulement 3 206 hommes, à peine plus que l'effectif réglementaire d'un régiment d'infanterie. Mais l'essentiel n'était pas l'effectif. Une telle composition n'avait jamais existé nulle part. Trois généraux d'armée, huit généraux-lieutenants, vingt-cinq généraux-majors, 190 colonels, 52 lieutenant-colonels, 15 capitaines, 251 capitaines d'état-major, 392 lieutenants, 535 sous-lieutenants, 668 enseignes, 437 cadets et élèves-officiers, 630 civils volontaires.

C'était tout ce que donnait la Russie méridionale, qui déjà devenait une région de refuge pour ceux qui fuyaient Moscou, Saint-Pétersbourg, Kiev, et qui était réputée pour la traditionnelle aspiration à la liberté des cosaques. Mais, au début de 1918, on entra dans l'Armée rouge avec un extrême manque d'enthousiasme ; au combat, on abandonnait les vaincus pour passer aux vainqueurs.

Le général Denikine écrit : « La vie russe de la première moitié de 1918 offrait une singulière anomalie de psychologie populaire. » Trotski poursuit : « L'armée avait un visage brillant, mais instable. L'armée a besoin d'injections d'enthousiasme. Piétiner sur place se termine par une catastrophe. »

Le 10 février 1918, l'Armée des volontaires se mit en marche dans la steppe du Don. Denikine dit : « Nous sommes partis à la recherche de l'oiseau bleu. » Sur l'étendue sans fin de neige plane,

avançaient des civils d'allure quelconque, des chariots roulaient comme dans une caravane tzigane, des femmes en tenue de ville et en chaussures légères s'enfonçaient dans la neige. C'étaient des infirmières, des médecins et une centaine de réfugiés environ. Parmi eux, les colonnes militaires. Les uns en manteaux d'officiers, les autres en pardessus ; en bottes, en valenki, en sandales de corde. Des casquettes de lycéen. Denikine portait un costume civil de ville et des bottes aux semelles percées.

Pour armement, ils avaient huit canons de trois pouces, six obus par pièce, deux cents cartouches par fusil.

Le général Markov, commandant du régiment officier composite, s'adressa aux officiers en ces termes :

« Vous n'êtes pas bien nombreux ici. À vrai dire, d'un corps de 300 000 hommes, je m'attendais à en voir davantage. Mais ne vous désolerez pas. Les commandants de bataillon passent au rang de chefs de compagnie. Mais là encore, messieurs, ne vous affligez pas. Moi-même, du poste de chef d'état-major de front, je suis en fait passé à celui de commandant de bataillon. »

Un général commande un bataillon, et dans la ligne d'assaut à la baïonnette, colonel et enseigne vont côte à côte. Telle est l'unité d'officiers, devenue, à rebours de toutes les règles, une unité de combat désespérée et efficace.

Kornilov nomme Denikine « adjoint au commandant de l'armée ». L'idée est évidente : la succession. Si Kornilov est tué, le commandement revient à Denikine.

Les cosaques des stanitsas environnantes sont repus, aisés et espèrent profiter à la fois du « blanc » et du « rouge ». Mais les rouges ne sont pas encore venus chez eux ; ils ne savent pas encore que, lorsqu'ils viendront, ils prendront tout, et qu'ils donneront même le dernier morceau, la malédiction au cœur, mais sans discuter. Pour l'heure, ils ne donnent aux blancs ni nourriture, ni bottes, ni vêtements, à aucun prix.

Kornilov considère les cosaques comme l'appui du mouvement blanc à l'avenir, mais pour l'instant il n'y a rien à faire : il donne l'ordre de commencer les réquisitions payantes. L'armement, lui, ne peut être obtenu que d'une seule manière : en le prenant aux bolcheviques au combat. Les chevaux, on les volait. Mais, selon les normes des guerres européennes, cela n'était pas considéré comme un vol, mais comme un coup d'audace.

Depuis la région du Don, ils entrent dans la province de Stavropol. En une journée, ils parcourent 46 verstes avec combats et franchissements. Dans une stanitsa, des hommes exténués s'effondrent sur les seuils des maisons, à même la rue, et s'endorment.

Pendant ce temps, les cosaques du Kouban livrent leurs armes aux rouges dans les stanitsas voisines. Car les rouges ont déjà commencé la confiscation du blé, le partage des terres, le meurtre des prêtres. Mais on croit encore qu'on peut s'en tirer, se sauver en remettant les armes.

Lorsque, en avril, se soulèveront contre les bolcheviques les cosaques de onze stanitsas, ce sera une armée sans armes. Ils auront dix fusils pour cent hommes ; certains attacheront à des bâtons des poignards et des bandes de fer affûtées, les autres iront avec des pelles et des haches.

Contre les stanitsas cosaques marcheront des détachements punitifs, armés avec les armes même que les cosaques leur ont remises. Derrière les détachements punitifs iront des convois chargés du butin.

Le 15 mars commence la Marche de glace de la Garde blanche. Denikine parle de cette campagne dans ses mémoires :

« Ce n'était ni un conte, ni une chronique. Du vent, de la neige, de la boue liquide sous les pieds, tout le monde trempé jusqu'aux os, les bottes remplies d'eau. Devant, une rivière, sur la rive opposée — des postes avancés bolcheviques. Le pont a été emporté. On envoie les cavaliers de reconnaissance de Markov chercher des gués. Finalement, la voix forte de Markov : "Tous les chevaux vers le pont, nous allons faire passer le régiment en selle, accrochés aux croupes."

On commence la traversée. Deux chevaux tout au plus passent à la fois, puis ils reviennent à la longe pour la prochaine vague de fantassins. La profondeur arrive au milieu du corps des chevaux. L'artillerie ennemie commence à tirer. La traversée continue. Le soir tombe. Le temps change. Brusquement, un froid mordant s'abat, et la tempête de neige commence. Hommes et chevaux se couvrent en un instant d'une croûte de glace, les vêtements deviennent de bois, il est impossible de tourner la tête, de lever le pied dans l'étrier. Personne ne fait attention au sifflement des balles. On ne voit pas la fin de la traversée. »

Le régiment d'officiers de Markov se trouve le premier, seul, face à la stanitsa tenue par l'ennemi. Avec ces mots : « On n'a personne à attendre, par une nuit pareille nous allons tous crever ici dans la plaine », le général se jette avec son régiment sous le feu des mitrailleuses.

Dans le film de tous les temps et de tous les peuples, « Tchapaev », il y a une scène fameuse d'attaque psychologique. Les officiers blancs, en rangs, fiers et impeccables, casquettes sanglées sous le menton, cigarette aux lèvres, avancent sur la mitrailleuse d'Anka. Et elle, avec exaltation et jubilation, fauche la fleur de l'armée russe. Tout, dans cette scène, est vrai : l'enthousiasme d'Anka, et la bravoure désespérée, presque joyeuse, des officiers marchant vers la mort.

Denikine se souvient que le général Markov, parlant de telles situations, disait : « C'est tellement dur, que ça en devient gai ! »

Parmi les nombreux prototypes d'Anka, Staline en a choisi une : Maria Popova. On lui donna un passeport pour la vie. Elle fit des études, travailla en Allemagne et en Suède. Elle habillait sa fille avec ce qu'il y avait de mieux et de plus cher, lui donna une éducation dans un pensionnat français.

Sans doute le souvenir vif de sa jeunesse, de ces gens étrangers à elle qu'elle fusillait en 1918, ne la lâchait-il pas, d'une étrange manière. La fille de Maria Popova parlait bien le français et mal le russe.

Le général Sergueï Markov, lui, parlait parfaitement le russe. Il mourra à l'été 1918. Markov était personnellement d'un courage sans exemple. De petite taille, moustache et barbe comme le dernier empereur. La barbiche à l'espagnole, il la portait déjà pendant la Première Guerre mondiale. Par sa femme, il était un parent proche de la famille du peintre Roerich.

En sept mois de guerre russo-japonaise, Markov reçut cinq décorations : l'ordre de Sainte-Anne de 4e classe avec l'inscription « Pour bravoure », l'ordre de Saint-Stanislas de 3e classe avec glaives et ruban, Sainte-Anne de 3e classe avec glaives et ruban, Saint-Stanislas de 2e classe avec glaives, Saint-Vladimir de 4e classe avec glaives et ruban. À la Première Guerre mondiale s'ajoutèrent encore des ordres. En mars 1918, au col de sa tunique de soldat, il portait sa croix favorite de Saint-Stanislas avec glaives. Et aucune belle tenue propre. Pour l'uniforme, rien n'était comme dans le film « Tchapaev ». Tombant, s'enfonçant dans le mélange épais de boue et de neige, Markov, 39 ans, transi, allait au corps à corps avec ses officiers contre les rouges.

Le 1er avril, on décida de prendre Ekaterinodar. Markov s'adressa aux siens : « Mettez du linge propre, ceux qui en ont. Nous allons prendre Ekaterinodar d'assaut. Nous ne prendrons pas Ekaterinodar, et si nous le prenons, nous mourrons. »

La veille de l'assaut, Denikine est assis sur la berge du Kouban, dans la banlieue d'Ekaterinodar, et parle avec le capitaine d'état-major Betling. Betling a une biographie typique de "première-campagnard", c'est-à-dire de participant à la première campagne du Kouban. À la Première Guerre mondiale, il s'était battu contre les Allemands et avait été blessé. Parmi les premiers, il s'était engagé comme simple soldat dans l'Armée des volontaires. Il s'était battu durant la campagne du Kouban et avait été blessé deux fois. Son bras pend, l'os est brisé. Il mourra ensuite du typhus exanthématique.

Donc, la veille de l'assaut, le capitaine d'état-major Betling dit à Denikine : « Quand on attaque, les gardes rouges, on en voit à en avoir la vue brouillée. Mais ce n'est rien. S'il y avait un peu de cartouches, et surtout un peu plus de feu d'artillerie. »

Le 31 mars, à huit heures du matin, le commandant de l'Armée des volontaires, le général Kornilov, était assis à table dans une maison de la proche banlieue d'Ekaterinodar. Un obus ennemi perça le mur près de la fenêtre et frappa le sol sous la table. Quand l'ordonnance, le sous-lieutenant Dolinski, entra dans la pièce, Kornilov était étendu, couvert de débris d'enduit. Une petite blessure à la tempe, du sang coulait de la cuisse droite transpercée.

Kornilov fut enterré le 2 avril, près de la gare d'Elisavetinskaïa. On aplanit sa tombe et on dressa un plan de l'emplacement. L'Armée des volontaires entra à Ekaterinodar quatre mois plus tard. Il fut décidé de transférer la dépouille du général Kornilov. Dans la tombe creusée, on ne trouva qu'un morceau de cercueil en sapin.

Les rouges avaient rouvert la tombe fraîche le lendemain de l'enterrement, à la recherche d'argent et de bijoux. Voyant sur le cadavre les épaulettes d'un général d'armée, ils arrachèrent la tunique et emmenèrent le corps de Kornilov, en simple chemise sous une bâche, à Ekaterinodar.

En ville, ils entrèrent dans la cour de l'hôtel Goubkine, sur la place de la cathédrale. La place était noire de gardes rouges. Un représentant du pouvoir soviétique, ivre, sortit sur le balcon et annonça qu'on avait apporté le corps de Kornilov. On jeta le corps de la charrette à terre. On déchira la chemise, on la mit en lambeaux et on la dispersa. Quelques hommes grimpèrent dans un arbre et commencèrent à hisser le cadavre à la corde. Mais la corde se rompit. On cria qu'il fallait déchirer le corps en morceaux.

Quand on amena enfin le cadavre aux abattoirs municipaux, il n'était plus qu'une masse informe, sous les coups de sabre. On l'entoura de paille et on se mit à le brûler en présence des représentants du pouvoir soviétique, venus à ce spectacle en automobile. Le lendemain, on continua à brûler les restes. On brûlait. On piétinait les cendres, puis on brûlait encore.

Toute cette scène de profanation du corps de Kornilov fut reconstituée par la Commission spéciale d'enquête sur les crimes des bolcheviques, créée par Denikine.

Après la mort de Kornilov, le commandement de l'armée passa à Denikine. En avril 1918, dans le Kouban, l'armée fut renforcée par deux mille cosaques. Un nouveau mode inattendu de recrutement apparut : les prisonniers de l'Armée rouge. On les utilisait en général comme hommes de convoi, mais parfois on les mettait en ligne.

Les volontaires partis samovules de l'armée étaient l'exception. À ce sujet, le général Markov déclara à son régiment d'officiers :

« J'ai appris que, dans la période difficile que traverse l'armée, certains d'entre vous, ne croyant pas au succès, ont quitté nos rangs et tenté de se cacher dans les villages. Ils n'ont pas sauvé leur précieuse peau. Si quelqu'un souhaite partir à la vie paisible, qu'il le dise d'avance. Je ne le retiendrai pas. À l'homme libre — la liberté, au sauvé — le paradis, et... qu'il aille au diable. »

En août 1918, l'Armée des volontaires compte déjà 40 000 hommes. On a capturé aux bolcheviques des voitures blindées, des avions, des trains blindés. Le front s'étire sur 300 à 400 kilomètres. En août, Ekaterinodar est pris, Novorossiisk occupée, Denikine s'assure un accès à la mer Noire.

À la fin du mois d'août, le détachement partisan du colonel Chkouró, qui marchait pour faire sa jonction avec Denikine, prend Kislovodsk. Mais il ne conserve pas la ville. Les bolcheviques reviennent. Toute la population un tant soit peu aisée de la ville est massacrée. Même chose à Armavir.

Les soulèvements antibolcheviques se propagent en vagues dans les villes du Caucase du Nord. En novembre, Stavropol est prise, le Kouban est entièrement libéré ; au début de février 1919 s'achève l'opération, conçue par Denikine, de libération du Caucase du Nord.

Les territoires compris entre la mer Noire et la Caspienne, avec la chaîne du Caucase dans le dos, sont sous le contrôle de l'Armée des volontaires. Au début de 1919, les opérations militaires antibolcheviques dans le Sud prennent nettement l'allure d'une menace réelle pour le pouvoir bolchevique à Moscou.

Le 8 janvier 1919, Denikine devient commandant en chef des Forces armées du Sud de la Russie. À ce moment, il ne reste plus auprès de lui aucun de ceux avec qui il avait lancé le mouvement des volontaires. Le nom même d'« Armée des volontaires » ne subsiste que par tradition. La mobilisation dans les unités cosaques et régulières dure déjà depuis plusieurs mois. Les rangs de l'armée grossissent, son visage change inévitablement. On ne parle plus de « compagnie d'officiers ». La Garde blanche a été décimée. Par sa composition, l'armée blanche devient populaire.

L'Armée rouge, elle aussi, a perdu en 1919 le caractère de classe qu'avait la Garde rouge. Le principe volontaire a été remplacé par la mobilisation. L'armée est organisée selon le principe de l'ancienne armée impériale. À sa tête, pratiquement, l'ancien corps de commandement. C'est la décision de Trotski, et entièrement son œuvre.

La masse principale de l'armée, c'est la paysannerie. Un système de contrainte extrêmement dur, avec des détachements de barrage, est partiellement compensé par la ration et la solde. Nourriture et argent : un privilège évident dans un pays affamé et misérable. Mieux que personne n'étaient nourris et payés en Russie les mercenaires de l'Armée rouge. On les appelait aussi « internationalistes ».

Les chiffres varient : effectif minimal des mercenaires, 300 000 ; maximum, jusqu'à 1 million, soit un tiers de toute l'Armée rouge. Les plus nombreux étaient les Chinois. Dans de nombreuses villes, les Tchékas étaient surnommées « chinoises ». Puis venaient Hongrois, Polonais, Bulgares. L'histoire a gardé le souvenir du tchékiste noir Johnson à Odessa.

Le général Denikine écrit à propos des mercenaires : « Le mépris du pays et du peuple, la froide cruauté et le sadisme faisaient de cet élément un instrument extrêmement commode entre les mains du pouvoir soviétique. »

Sans doute le thème de « l'intervention impérialiste » dans l'historiographie soviétique a-t-il été introduit précisément pour masquer l'utilisation massive de mercenaires au sein de l'Armée rouge.

En janvier 1919, dans la stanitsa de Viochenckaïa, patrie du prix Nobel Cholofov, auteur du *Don paisible*, commence un soulèvement cosaque antisoviétique. Au cours du soulèvement, à Viochenckaïa, sur ordre du commandant en chef Denikine, sont distribués des tracts annonçant que le Conseil des commissaires du peuple a signé une lettre secrète ordonnant l'extermination de tous les cosaques.

De fait, Denikine devinait par avance le contenu d'une circulaire du Bureau d'organisation du Comité central du Parti communiste (bolchevique) de Russie sur la décosaquisation.

Essentiellement, la circulaire disait :

« Reconnaître comme seule juste la lutte la plus impitoyable contre les couches supérieures du cosaquisme par leur extermination totale. À l'égard des autres, prendre des mesures garantissant contre toute manifestation visant à renverser le pouvoir soviétique. Confisquer le blé. »

Trente mille cosaques rejoignent Denikine. Le soulèvement se propage sur le Don supérieur.

En mars 1919, meurt le président du VTsIK et secrétaire du Comité central, Iakov Sverdlov. Le coffre-fort de Sverdlov fut ouvert en 1935. On y trouva : des pièces d'or de frappe impériale pour une somme de 108 525 roubles ; 705 objets en or avec pierres précieuses ; des billets de banque impériaux pour 750 000 roubles ; ainsi que des passeports étrangers, masculins et féminins, aux noms variés (d'après une note de rapport du commissaire du peuple Iagoda à Staline).

Au printemps, l'initiative stratégique est entièrement passée à Denikine. Dans ses proclamations, Trotski ne cesse de lancer : « Prolétariat, en avant — pour la lutte pour le charbon soviétique. La perte de Petrograd ne serait pas pour nous aussi lourde que la perte du bassin du Donetz. La République des Soviets est la forteresse de la révolution mondiale, la clé de cette forteresse se trouve maintenant dans le Donbass. »

En juin, le Donbass, la région du Don, une partie de l'Ukraine sont libérés des bolcheviques. Dans une vague d'enthousiasme, l'armée blanche passe à 150 000 hommes. Le succès des opérations du printemps et de l'été rend réaliste une marche sur Moscou. Mais seulement après la prise de Tsaritsyne. La prise de Tsaritsyne permettrait la jonction avec l'armée de Koltchak.

L'amiral Alexandre Vassilievitch Koltchak porte déjà le titre de « Chef suprême de la Russie ». Denikine a reconnu ce titre.

Outre le sort du pouvoir soviétique, c'est aussi à Tsaritsyne que se joue le destin des relations entre Trotski et Staline. L'histoire commence en 1918. Staline supervisait le front Sud pour le compte du Comité central. Vorochilov commandait la 10e armée qui défendait Tsaritsyne. Il ne cessait d'exiger une amélioration du ravitaillement. Aucune armée soviétique n'engloutissait autant de fusils et de cartouches que celle de Tsaritsyne. En cas de refus, Vorochilov hurlait à la trahison des spécialistes militaires de Moscou.

Vorochilov était en général un adversaire catégorique de l'idée de Trotski de faire appel aux anciens spécialistes tsaristes dans l'armée. Trotski se souvient qu'il y avait à Moscou un représentant

permanent de l'armée de Tsaritsyne pour le ravitaillement — un marin du nom de Jivodior (*Écorcheur*).

Vorochilov ne respectait pas les ordres du centre. Trotski lui promit un tribunal militaire et exigea le rappel de Staline. Staline fut rappelé. Plus tard, il revint et fut nommé membre du Conseil militaire révolutionnaire du front Sud. Vorochilov fut transféré en Ukraine.

Trotski écrit à Sverdlov : « La ligne de Tsaritsyne, qui a entraîné la désagrégation de l'armée, ne peut être admise en Ukraine. La ligne Staline, Vorochilov & Cie signifie la mort de toute l'entreprise. Trotski. » Staline n'a jamais pardonné Tsaritsyne à Trotski. Et Vorochilov resta à jamais auprès de lui.

Trotski, dans ses mémoires, écrit : « Staline choisissait avec soin des gens aux cors foulés. »

Les troupes de Denikine, ou plus exactement l'armée du Caucase du général Wrangel, prirent Tsaritsyne le 30 juin. Dans un télégramme, Trotski reconnaît l'effondrement complet du front Sud de l'Armée rouge : « Ni l'agitation, ni la répression ne peuvent rendre combattante une armée pieds nus, nue, couverte de poux. »

Dans cet état d'impasse, le 5 août 1919, Trotski prépare un mémorandum secret au Comité central, où il décrit un plan de percée de l'Armée rouge vers l'Inde. D'un côté, il ne voit aucune possibilité pour le pouvoir soviétique de se maintenir en Russie, de l'autre, c'est justement à ce moment-là que parviennent les nouvelles du début de la campagne de désobéissance de Mahatma Gandhi.

Vers l'Inde, pour son malheur à elle et pour le bonheur de l'Inde, l'Armée rouge ne partit pas.

Les défaites des rouges sur le front Sud ont longtemps été expliquées par les historiens soviétiques par un manque d'armes et de munitions. S'il y eut manque, ce fut uniquement parce que cet armement était en excès dans les détachements punitifs.

Motos avec mitrailleuses, voitures blindées, artillerie et cavalerie furent retirées du front et mises à la disposition des punitifs, qui s'occupaient de la population civile. Déjà en 1918, apparaissent une division du travail entre troupes de campagne et troupes punitives.

Ce système se révéla si efficace qu'il fut ensuite adopté par l'Allemagne hitlérienne sous la forme de la Wehrmacht et des célèbres unités SS.

Il faut dire que, jusqu'au milieu de 1918, la paysannerie demeurait neutre envers le pouvoir bolchevique. L'apparition des détachements de réquisition de grain fut pour elle une totale surprise. Les ouvriers refusaient d'aller dans ces détachements. À l'automne, après le début de la mobilisation de masse, on commença à envoyer des soldats dans les détachements de réquisition.

Pour les aider à attiser la lutte de classes, on créa des comités de pauvres. Selon les données officielles de Latsis, l'un des chefs de la Tcheka, on ne comptait rien que dans la Russie centrale que 344 soulèvements paysans antibolcheviques.

En Ukraine, d'avril à juin 1919, 328 mouvements antisoviétiques. Les 2–3 mars 1919, dans les gouvernements de Samara et de Simbirsk, commence la « guerre des capotes ouatées » (*Tchapan* étant le manteau paysan). Cent cinquante mille insurgés. Pour tous, quelques centaines de fusils, quelques mitrailleuses. Les autres avaient des haches.

Bien avant l'arrivée des blancs, en 1918, les paysans libérèrent des rouges d'immenses territoires dans l'Oural.

À l'été 1918 commença la première vague de mouvement ouvrier antisoviétique : Piter, Moscou, Toula, Kharkov. Le plus puissant fut à Ijevsk et Votkinsk. Les ouvriers de ces usines formèrent deux divisions qui combattirent jusqu'au bout dans l'armée de Koltchak.

La deuxième vague ouvrière date de 1919. Grève générale à Piter à la veille du VIII<sup>e</sup> congrès du Parti communiste (bolchevique), à Moscou et dans l'Oural. Les mouvements ouvriers se soulèvent contre la faim, contre les atrocités et les massacres.

Le journal *Pouvoir populaire* écrivait le 24 janvier 1919 : « Toi, communiste, tu as le droit de tuer n'importe quel saboteur, s'il t'empêche en combat de passer sur les cadavres vers la victoire. »

Le salaire d'un ouvrier qualifié en 1919 dépasse seulement de 9 % celui d'un manœuvre. Il n'y a aucun stimulant au travail. L'absentéisme atteint 50 % du temps de travail. Sur fond de faim générale, fleurit le système soviétique de rations privilégiées. En 1919, on compte déjà 10 000 rations spéciales de Conseil des commissaires du peuple.

La Tcheka, en 1919, couvre déjà largement les spéculateurs qui partagent leurs bénéfices. L'inspecteur du Commissariat au contrôle d'État, Maïzel, rapporte à Lénine que de nombreuses perquisitions et arrestations sont effectuées par les organes uniquement à des fins d'enrichissement.

Le 3 juillet, à Tsaritsyne, Denikine donne à ses troupes la directive célèbre, dite « de Moscou ». Son essence : notre objectif est Moscou, c'est-à-dire le renversement du bolchevisme.

Parade des unités de l'Armée des volontaires à Tsaritsyne à l'occasion de la prise de la ville. À la fin d'août, les troupes de Denikine entrent à Kiev. En octobre, le front passe par la ligne Tsaritsyne–Voronej–Orel–Tchernigov–Odessa.

Denikine a libéré des bolcheviques 18 gouvernements et régions, comprenant une population de 42 millions d'habitants et un territoire de plus de 800 000 kilomètres carrés.

D'après les documents de la Commission spéciale de Denikine pour l'enquête sur les crimes des bolcheviques :

« Kiev. Tout le sol en ciment du garage est couvert de sang coagulé, mêlé de cervelle, d'os, de touffes de cheveux. Dans le jardin, 127 corps hâtivement enterrés. Certains sans tête. Les têtes ne sont pas tranchées, mais arrachées. À côté, encore 80 cadavres. Les yeux crevés. À certains, la bouche et les voies respiratoires remplies de terre. Ici des vieillards, des femmes. Des enfants. Une femme est liée par une corde à sa fille d'environ huit ans. »

L'écrivain Mikhaïl Boulgakov a vu tout cela. En septembre 1919, il entra comme médecin dans l'armée de Denikine.

La Tcheka d'Odessa. Vera Grebenikova, surnommée Dora, coupait elle-même oreilles et doigts aux détenus, et exécuta 400 personnes de sa propre main. Le tchékiste Johnson écorchait personnellement les gens vifs.

La Tcheka de Kharkov. Le commandant Saienko fracassait les crânes avec un poids, arrachait la peau des mains des femmes pour en faire des gants. Il disait que, de toutes les sortes de pommes, ce qu'il préférerait, c'étaient les « pommes des yeux ». On retirait la peau des mains à l'aide d'un peigne métallique et de pinces spéciales.

Aux femmes otages, on incise et on arrache les seins encore vivantes, les organes génitaux sont brûlés, on laisse des charbons ardents. On scalpe les gens vivants. Aux ouvriers des usines en grève,

on brûle les yeux, on coupe nez et lèvres. On tranche les mains. Le sexe des cosaques est mutilé de manière atroce.

Les médecins chargés de l'expertise indiquaient que cette méthode de torture était connue des bourreaux chinois et dépassait, en douleur, tout ce que peut concevoir l'imagination humaine.

Denikine s'approcha de Toula. L'amiral Koltchak, en Sibérie, bat en retraite. Le général Ioudenitch est repoussé de Petrograd. Le maintien de Petrograd est un succès personnel et l'initiative de Trotski. Lénine ne comprenait pas le sens de la défense de Petrograd. La victoire sur Ioudenitch fut une piquûre d'enthousiasme, inopinée mais heureuse, pour l'armée. Peu importe qu'elle ait été administrée sous les mitrailleuses des détachements de barrage. Trotski ne songe pas à nier le rôle des détachements de barrage sur les hauteurs de Pulkovo, près de Piter.

À l'automne 1919, l'effectif total de l'Armée rouge atteint 2,5 millions d'hommes. Toutes les armées blanches sur le territoire russe comptent au total 310 000 hommes. À la fin d'octobre, les rouges lancent une contre-offensive.

Ce qui se produisit ensuite, Denikine le définit avec la sécheresse d'un général : « La lutte des Forces armées du Sud s'acheva par une défaite. » Mais cette sécheresse est trompeuse. Aucun général de l'histoire moderne de la Russie, hormis Denikine, n'a parlé avec une telle franchise et un tel détail des fautes et des crimes de sa propre armée, même s'ils sont sans commune mesure avec ceux de l'adversaire.

Denikine ne compare pas les rouges et les blancs, il ne confond jamais le noir et le blanc. Il écrit : « L'armée s'est vautrée dans les grands et les petits péchés. Je dois m'y arrêter. »

La chasse au butin de guerre devient pour beaucoup un but, et pour les chefs une façon d'entraîner les masses hésitantes. C'est un phénomène nouveau pour une armée régulière, mais pour les cosaques c'est une tradition historique depuis le temps des steppes sauvages et de la Zaporoguié.

Le général Krasnov promet à ses troupes un riche butin sous Tsaritsyne, le général Mamontov envoie un télégramme de Tambov : « J'envoie mes salutations. Nous rapportons de riches cadeaux aux proches et aux amis. »

Denikine écrit : « On rapportait de tout : du bric-à-brac jusqu'aux chevaux de bois à ressort. Derrière le butin de guerre s'ouvre un sombre abîme de déchéance morale — violence et pillage. Et il est pitoyable de s'excuser en disant que, chez les rouges, c'était incomparablement pire. »

Le 19 août 1919, à Taganrog, Denikine signe une circulaire secrète aux troupes, n° 0208/167 :

« J'exige que tous les commandants prennent immédiatement toutes les mesures en leur pouvoir pour lutter contre les gredins qui, par leur insolent mépris de la Sainte cause à laquelle ils sont appelés à participer, poussent à nouveau notre Russie dans l'abîme de l'arbitraire. J'exige qu'ils soient punis, sans égard pour leurs mérites au combat ni pour leurs grades. »

Malgré cela, personne ne craint les châtiments autres que la fusillade. Tous sont convaincus qu'à Moscou, il y aura une amnistie.

Le général Romanovski, l'ami le plus proche de Denikine, lui rapporte : « Nous risquons de perdre tout soutien dans la population. Savez-vous ce qu'on chante sur les marchés : "Les faucons se sont élevés en aigles, les faucons se sont abattus en voleurs." »

Denikine dit : « C'est blessant, mais il y a des raisons à cela. Je punis pour les exactions. »

Romanovski lui tend un dossier de 14 pages de rapport : pour le seul mois de septembre 1919, 138 femmes juives ont été violées par les troupes de Denikine, dont des fillettes de 10 à 12 ans. Réaction de Denikine : « Il faut pendre ces brutes de violeurs sans aucune pitié. »

Et cela alors que les sentiments antisémites sont très forts dans l'armée blanche, en raison du grand nombre de juifs dans la haute direction bolchevique, et de Trotski, chef de l'Armée rouge, perçu simplement comme l'ennemi n° 1.

Pourtant, les tribunaux de campagne de l'armée de Denikine prononcent la peine de mort pour les pogroms.

Denikine parle avec une grande franchise : « Je n'ai aucun motif d'éprouver une sympathie particulière pour le peuple juif. Mais, par souci de morale chrétienne, je fais tout ce que je peux pour prévenir la violence contre la population juive. »

Il y avait dans l'armée de Denikine des officiers juifs. Certains depuis le tout début, depuis la Marche de glace.

Le refuge des gredins, c'était souvent le contre-espionnage. Il marchait derrière les troupes. Tout le monde avait sa contre-espionnage : les états-majors, chaque unité. C'était une manie malade, nourrie par la suspicion répandue dans tout le pays.

Denikine écrit : « Je dois dire que ces organes étaient souvent des foyers de provocation et de pillage organisé. »

Il y avait aussi quelques sadiques isolés. En Transbaïkalie, sévissait l'ataman Semenov de l'armée de Transbaïkalie, que Koltchak appelait "bolchevique blanc", et le commandant de la division asiatique, Ungern. En Sibérie, l'ataman Annenkov, descendant de décembriste. Sur le territoire de Denikine, se distingua par ses atrocités le général Pokrovski. On lui doit cet aphorisme : « La vue d'un pendu anime le paysage et ouvre l'appétit. »

L'aphorisme de Pokrovski fait écho à un poème composé du côté rouge. Le poème s'appelle « Bientôt ce sera Noël » et rappelle la chanson « Dans la forêt est née un petit sapin ». Voici le dernier quatrain :

Celui qui coupe le sapin,  
Est pire qu'un ennemi féroce.  
Car sur chaque petit arbre  
Un blanc, on peut le pendre !

Les noms des sadiques chez les blancs sont connus un à un, ceux des sadiques chez les rouges, sauf exception rarissime, ne sont pas nommés.

La brutalité institutionnalisée graissait abondamment tout le système, tout le mécanisme du pouvoir futur, qui se mit à tourner précisément pendant la guerre civile.

Dès la fin de 1918, Trotski promulgue un ordre : « Sous peine de châtement, j'interdis de fusiller les simples cosaques et soldats prisonniers. L'heure est proche où ils régleront leurs comptes avec leurs officiers et se rangeront sous les drapeaux soviétiques. »

Pour Trotski, l'armée signifie la conservation du pouvoir.

Au même moment, le général Denikine publie son ordre, destiné aux officiers servant chez les bolcheviques : « Tous ceux qui ne quitteront pas les rangs de l'Armée rouge seront traduits devant le tribunal de campagne de l'armée russe — sévère et impitoyable. »

En dépit de cette menace, selon les propres estimations de Denikine, la proportion de prisonniers rouges dans les rangs blancs atteignait parfois 60 %. Denikine écrit : « Devaient être fusillés les jeunes officiers rouges, c'est-à-dire les commandants issus des cours de l'Armée rouge. Et ils savaient ce qui les attendait, et préféraient se battre jusqu'à la dernière cartouche. »

Le prince Bolkonski, dans *Guerre et Paix* de Tolstoï, dit à Pierre avant la bataille de Borodino :

« — Je ne prendrais pas de prisonniers. Ils ont pillé ma maison, m'ont offensé et m'offensent à chaque seconde. Ils sont mes ennemis, ils sont criminels selon mes principes. On doit les exécuter. — Oui, oui, répondit Bezoukhov, je suis entièrement d'accord avec vous. »

Très probablement, le fils de paysan serf, le général Denikine, eût tout à fait approuvé le prince Bolkonski. Car ceux qui ont déclenché cette guerre effroyable dans son pays l'avaient longtemps rêvée, planifiée loin de la Russie, pour leurs objectifs personnels, comme peut planifier une guerre uniquement un ennemi.

Cet ennemi est entré dans chaque maison — bourgeoise, paysanne, cosaque, chez l'ouvrier comme chez le professeur. C'est selon cette logique que le général Denikine appelle pour lui cette guerre « guerre patriotique ». Il n'est guidé que par l'amour de la patrie, qu'il qualifiait de « grande et piétinée ».

Il aimera toujours la Russie, suivra les succès de son armée pendant la Grande Guerre patriotique et haïra toujours les bolcheviques.

La même année 1919, il existait une autre vision de la manière de lutter contre le bolchevisme. Ancien député très en vue de la Douma, Vassili Choulguine écrivait :

« Le plus important, c'est que la révolution aille jusqu'au bout. Que tous éprouvent du dégoût pour elle. Il ne faut en rien entraver ce processus, quels qu'en soient les sacrifices. »

Tout le XXe siècle était encore devant eux.